

ADÈLE

D'Athol vivait double, en illuminé.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

« J'ai passé avec Adèle les jours les plus beaux de ma vie. Je ne pourrais jamais avoir rien à envier à personne. Elle était un cadeau du ciel que Dieu, jaloux des hommes, a repris prématurément. Peu avant sa mort, alors que le mal qui avait décidé d'en faire sa victime achevait d'étendre sur elle son empire, nous vécûmes une semaine de paradis.

« C'était dans une petite maison de bambou au bord de la mer, avec de grandes fenêtres qui couraient sur trois des quatre murs. Le plancher était d'un vieux bois sec qui craquait sous les pieds, tout poudré de sable. On y sentait le large, la liberté. La mer était toujours calme ; le bruit monotone des vagues accompagnait chaque heure, chaque seconde. Nous entendions la mer jusque dans nos rêves. Nous n'avions en guise de rideaux que de minces voilages d'organdi parfaitement transparents, qui n'imprimaient à l'extérieur qu'un léger filtre trouble ; le ciel, la mer, la lumière du jour et de la nuit, infusaient ainsi en nous, versant leurs influences sur nos esprits et nos corps.

« Je ne me souviens d'aucune parole que nous prononçâmes. La plupart du temps nous restions en silence, à nous regarder, à regarder les chatoulements d'or ou d'argent que le soleil allumait sur la mer, la lune qui se cachait sous les nuages ; ou alors nous fermions les yeux et nous écoutions les rumeurs du dehors qui parvenaient à nous comme d'un pays lointain. Nous faisons l'amour sur ce grand lit aux draps blancs que nous ne quittions guère. Le monde n'existait plus ; il n'y avait qu'elle, Adèle, et moi.

« J'avais rencontré Adèle chez une vieille amie du lycée. Je n'avais pas vu Philippine de plusieurs années, et ne connaissais personne parmi les invités. Adèle devait partir pour l'Argentine ; je venais justement d'y passer huit mois, alors Philippine nous présenta, puis nous laissa tous les deux. Elle était belle, et je fus tout de suite frappé par ses grands yeux qui me rappelaient comme l'image oubliée de quelqu'un que j'aurais connu il y a longtemps. Elle portait un haut noir moulant assez échancré qui laissait voir une large partie de ses épaules, et un simple jean. Ses vêtements étaient si simples, mais elle dégageait quelque chose d'étrange, on sentait sous eux la présence de son corps comme une radiation sourde. Après avoir bu une gorgée de vin, elle avait passé sa langue sur ses lèvres ; je ne pus plus en retirer mon regard. Ses lèvres rouges, si belles, si pleines, qui laissaient passer ces mots qu'elle avait formés dans sa bouche, avec sa langue, son palais ; ces mots que son esprit choisissait et agençait ; ces mots

qu'elle avait dits ailleurs, autrement, dans d'autres contextes ; ces mots qui l'accompagnaient depuis des années et qui étaient ses mots à elle. Adèle avait des lèvres merveilleuses. Je lui décrivais Buenos Aires, ses arbres en feuille au printemps, ses trottoirs chaotiques, ses vieux camions rouillés ; je lui parlais de mes voyages. Elle avait un rire si léger, si frais, que je me demandais si c'était de mes plaisanteries qu'elle riait, ou de la vie, de la jeunesse, des roses en fleur et des petits oiseaux qui gazouillent au printemps. »

J'arrêtai là ma lecture : j'étais en retard. C'est vrai qu'Adèle avait un beau rire... Pauvre Antoine ! Je me souviens quand il avait fait ce discours à son enterrement. Ses larmes l'avaient interrompu des dizaines de fois. Tout son corps tremblait d'émotion, à tel point que sa feuille lui échappa des mains pour s'aller déposer au pied du cercueil ; lorsqu'il se baissa pour la ramasser, il tomba à genoux, et resta ainsi un long moment, la tête cachée dans ses bras appuyés sur la bière, à pleurer doucement. J'avais conservé ce papier, et le relire me serrait le cœur.

Personne n'avait vu Antoine depuis qu'elle était morte, et qu'il se fût décidé à me voir devait témoigner d'une amélioration significative de son état. Il faut dire que le choc de la mort d'Adèle l'avait anéanti.

Il était vingt-et-une heure quand j'entrai dans le bar. Il était assis à une table, dans un coin assez sombre. Devant lui, une pinte vide et une deuxième bien entamée.

— Pas trop surpris de voir que la bête s'est finalement décidée à sortir de sa tanière ? lança-t-il.

Il avait l'œil enflammé par l'alcool, et un sourire malicieux se dessinait sur son visage. Je commandais un verre au moment où il finit le sien, il en demanda un autre.

— Sais-tu, mon cher Paul, que la vie est quelque chose de superbe. Vraiment, je ne connais rien de mieux, crois-moi ! Sa raillerie envoyée, il avala son verre.

Antoine avait toujours été d'humeur changeante. Il pouvait plaisanter, fanfaronner devant tout le monde, et l'instant d'après s'assombrir, pour ne plus prononcer un mot, les yeux vides. Il passait de l'euphorie à l'asthénie en une pensée mal placée. Mais je dois reconnaître que je ne m'attendais pas à ce qu'il se dégageât de sa dépression pour tomber dans le sarcasme. Il avait presque l'air méchant, lui qui n'était d'ordinaire que bienveillance, ne supportant pas de blesser qui que ce fût.

J'essayai d'avoir de ses nouvelles, savoir ce qu'il comptait faire, s'il avait des projets, reprendre son travail, faire son deuil quoi. Mais il ne cessait d'esquiver par la raillerie ou par de vagues allusions métaphoriques dont je ne comprenais pas le premier mot.

— Oh mais tu vas pas tirer cette tronche toute la vie, si ? Allez, bois un petit coup, t'es tout desséché !

— Antoine, on s'inquiète pour toi. *Je m'inquiète pour toi.*

— Pour mo-oi ? s'écria-t-il, narquois. Hi, hi ! mais enfin, y'a pas de quoi se biler ! Regarde comme je jouis de l'existence, comme elle me gâte ! Regarde, mais regarde ! Et il vida son verre d'un trait.

Sa physionomie aussi avait changé. Ses paupières s'étaient affaissées, sa bouche se tordait en un rictus glaçant. Ses lèvres étaient toutes gercées. Même ses yeux semblaient plus noirs. Il me faisait énormément de peine, et je n'avais pas la moindre idée de comment le prendre. Pour qu'il se mît à faire le bouffon, tout son être avait dû se briser. Il n'avait cessé de boire depuis mon arrivée et était maintenant sérieusement saoul.

— Antoine, les parents d'Adèle déménagent. Ils m'ont chargé de te rendre des affaires que tu avais laissées dans sa chambre. Je les ai chez moi.

— Adèle ?...

— Oui Adèle... Des affaires à toi, chez Adèle. Il faut que je te les donne. Je passerai chez toi...

— Adèle... Adèle. Oh mon dieu, Adèle !

Il fondit en sanglots, se couvrant la face de ses mains tremblantes.

Je revoyais le visage d'Adèle, couchée pour la dernière fois. Nous n'étions que tous les deux dans la chambre mortuaire. J'avais dû soudoyer le type pour qu'il me laissât seul ; il n'avait pas achevé les soins, et en bon thanatopracteur procédurier, n'y avait consenti qu'à la vue d'un ou deux billets. Elle sentait déjà ; je pensai à Baudelaire : *Oui ! telle vous serez, ô la reine des grâces.* Et à mes amours en décomposition... Notre relation avait commencé peu après la leur. Je crois qu'Adèle nous aimait tous les deux d'égale manière, mais Antoine n'aurait jamais pu comprendre ni accepter cela. Nous avions tout caché, pour ne pas le blesser. C'est étrange, mais elle ne m'a jamais paru si invulnérable qu'étendue ainsi, morte ; comme si elle s'était enfin accomplie ; telle je suis, et telle je devais être semblait-elle dire.

Il se redressa tout à coup, ses traits se détendirent, et l'attitude grave :

— Pardon. Pardon, je suis un bouffon, pardon je ne devrais pas. Tu sais ce qu'elle me disait ? *Il faut que tu te souviennes des instants de beauté, c'est ça qui te sauvera.* Et regarde-moi, je fais le bouffon. Je n'y arrive pas Paul, je n'ai jamais réussi à être à sa hauteur. J'ai toujours eu honte à côté d'elle.

— Je sais Antoine. Moi aussi.

Elle n'avait jamais été expansive sur ses problèmes. Il était clair qu'elle faisait partie de ces êtres qui souffrent et entrevoient dès lors toutes ces choses que les autres ne pourront jamais comprendre. Pourtant elle savait aimer comme personne. Elle avait foi dans le monde, dans

l'homme aussi, et dans demain qui effacera les plaies d'hier. Elle rayonnait comme un sourire ; ce n'est qu'à de rares moments d'inattention qu'elle laissait transparaître ses tourments, et elle ne se le pardonnait pas.

Nous étions partis tout les deux un weekend à la campagne. Après avoir fait l'amour, nous nous étions endormis sous l'ombre d'un cerisier.

— Je voudrais qu'on m'enterre sous un de ces arbres, avait-elle murmuré, croyant que j'étais encore assoupi. Les petits oiseaux viendront manger ses fruits en été, et lorsqu'elles tomberont, ses fleurs me feront une robe blanche.

Elle était morte en novembre, et sur son cercueil j'avais déposé une branche de ce même cerisier qui avait parrainé un temps notre amour. Elle n'avait plus une feuille et c'était triste, mais je pense qu'Adèle est contente d'avoir avec elle un peu de ce passé.

Antoine ne pleurait plus, mais il ne soufflait mot. Il demeurait immobile, l'œil vague.

— *Souviens-toi de la beauté* ; c'était sa grande phrase, balbutia-t-il sans me regarder. Mais qu'est-ce que ça peut me foutre tout ça maintenant ! Et il écrasa son poing sur la table.

Je m'étais attendu à ce qu'Antoine allât mieux, mais je comprenais maintenant qu'il ne se remettrait jamais de la mort d'Adèle. Il était trop sentimental, d'une nature trop emportée ; pourvu qu'une chose entrât d'une certaine manière dans son esprit, elle devenait capitale, absolue. Et puis il avait cru qu'Adèle le sauverait, — mais c'était elle que nous n'avions pas pu sauver. Je le savais désormais : il se noierait dans les larmes ; sa douleur ne connaîtrait que de brèves accalmies, des sursis d'autant plus traîtres qu'ils alimenteront ses rechutes. Au fond Antoine était un naïf. J'avais aimé Adèle autant que lui, mais j'avais su faire mon deuil, trouver le calme ; je savais qu'elle était une étoile filante, et Antoine avait toujours refusé de l'accepter.

L'alcool me montait à la tête. Mon travail m'avait laissé peu de répit cette semaine et j'étais harassé. Nous gardions le silence. Je m'abandonnais dans mes rêveries à la contemplation d'Adèle, dont le souvenir ne s'estompait pas. Combien de temps s'écoula ainsi ? je ne saurais le dire ; mais un bruit de pas me fit subitement tressaillir, et alors que je tâchais de revenir à la réalité, la stupeur acheva de me faire recouvrer mes esprits quand mon regard se fixa sur l'image que j'avais devant moi. Je tentais de lutter contre mes sens, accusant ma vue, cherchant à réveiller la raison qui devait m'avoir abandonné ; mais je fus contraint d'en prendre mon parti : c'était bien Adèle, plus vivante que jamais, qui se présentait à nous, telle une apparition dans l'atmosphère crépusculaire. Nous nous tenions immobiles, pétrifiés, comme si nous présagions que le rêve se dissipât d'un coup. Adèle s'avança vers la table, lentement, regardant alternativement dans mes yeux et ceux d'Antoine, la démarche aérienne. Je n'osais bouger ; c'est à peine si je respirais. Elle déposa sur ma joue un baiser tendre, traînant, puis

m'embrassa carrément. Il n'y avait plus à douter, c'était bien elle ; dussé-je vivre éternellement, jamais je n'oublierai le goût de sa bouche, l'odeur de sa chair. Elle se dégagea, et se tourna vers Antoine. Elle répéta les mêmes gestes avec lui, avant de susurrer à son oreille quelques mots qui moururent avant d'atteindre la mienne. Faisant quelques pas de recul, elle partit d'un éclat de rire, de son exquis rire d'ange ; puis elle nous sourit, compatissante, la tête légèrement penchée, et fit volte-face. Je voulus la suivre mais j'étais incapable de me lever. Elle s'éloignait, et s'évanouit finalement dans les demi-ténèbres où le bar était plongé.

Soudain Antoine me saisit brusquement par le bras et je sursautai. Il se dressa comme un démon ; la fureur révoltait ses yeux de fou. Je n'aurais pas été surpris que ses narines crachassent flammes et fumée.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Ce baiser... elle t'a embrassé comme si... Ses yeux... tes yeux...

— Tu déliras Antoine, calme-toi enfin !

— Je l'ai vue, elle était là ! C'était elle ! Elle est sortie de son paradis pour me l'avouer, pour tout me dire ! Juste dans le creux de l'oreille, elle me l'a dit juste là ! Judas, je vais te...te....

Cherchant une arme, sa vue se posa sur les cadavres de verre qui jonchaient notre table ; il eut le haut-le-corps de l'ivrogne qui se souvient qu'il est pété à mort. Alors hésitant, il me scrutait ; il n'était plus trop sûr s'il se fût agi d'une apparition fantastique ou d'un délire à mettre sous le coup de l'alcool. Il balbutia quelque propos incohérent que j'ai oublié, puis s'enfuit en un éclair, la démarche mal assurée, non sans renverser les verres et les tabourets qui se trouvèrent malencontreusement sur son chemin.

J'avais besoin d'une dernière pinte. Me calmer c'était peine perdue, mais elle m'embruma suffisamment la tête pour m'épargner de penser à ce qui venait de se passer. Sans grand effort, je réveillai Adèle.

La nuit avait l'épaisseur des ténèbres. Seules quelques ombres s'effilaient sous la lueur des réverbères, tels des spectres qu'hâtait la froideur de janvier. Adèle m'attendait. Ses lèvres étaient brûlantes. Nous rentrâmes enlacés, amants heureux, ainsi blottis, prémunis contre les rigueurs du froid et les inclémences du monde. Le souci d'Antoine jaillissait par moments dans mes pensées ; les affres du désespoir et du regret le dévoreraient, il ne ferait pas son deuil. Mais j'abandonnais vite Antoine : j'avais, moi, un corps chaud contre le mien. Fût-il un mirage, le bonheur est toujours égoïste. Nos pas s'assourdisaient sur les pavés ; la neige s'était mise à tomber.

(Nombre de mots : 2 337)